L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 6 SEPTEMBRE 1885. 59ème Année.

VARIÉTÉS.

SIMPLE HISTOIRE.

L'ANNÉE DE LA COMÈTE,

Il y a quelques années, nous avions pris pension, moi ami Gaston et moi, dans une honnête famille bourgeoise de la rue Monge, en face du square et de l'Ecole polytechnique.

Madame Richard, notre hôtesse, était pour nous aux petits soins. La table était simple mais bonne, et nos chambres étaient proprement tenues.

Gaston était bien le meilleur camarade qu'on pût rêver; mais inculte et négligé de sa personne, il croyait avoir triomphalement répondu aux observations qu'il m'arrivait de lui adresser sur sa tenue, quand il avait laissé tomber de ses lèvres, après un haussement d'épaules, cet adage de collégien auquel il attribuait une haute portée philosophique: "Il n'est rien de grand ici-bas que l'homme, et dans l'homme rien de grand que l'esprit"!

Démesurément long, avec son feutre râpé, son paletot de nuance indistincte, ses chaussures éculées, sa crinière flottante, sa barbe hirsute, on l'aurait pris pour le dernier représentant de cette génération d'étudiants dont Murger a été l'historien et le poète.

—Gaston, lui disais-je, tu as l'air d'un canaque!

Bah! il aurait en l'air d'un macaque, qu'il s'en serait soucié comme d'une pichenette.

Un soir, nous fumions ensemble au coin du feu.

—Gaston, fis-je à brûle-pourpoint, connais-tu Laure Desgenets?

—Je dois du moins la connaître, car depuis trois semaines tu m'en rebats les oreilles.

—Eh bien! mon cher ami, j'ai l'honneur de t'annoncer mon prochain mariage avec elle.

Gaston bondit sur sa chaise, puis, partant d'un éclat de rire:

—Ah! la bonne farce! s'écria-t-il.

Rien n'est plus sérieux, je l'assure; je vais épouser Laure Desgenets.

Gaston resta une minute comme étourdi de ce choc: puis, s'emparant de tous les arguments antimatrimoniaux qui lui venaient à l'esprit:

—Max, me dit-il, y songes-tu? Quel besoin as-tu de prendre femme, je te le demande? As-tu sujet de te plaindre de Madame Richard? Sa cuisine ne te convient-elle pas? Ne raccommode-t-elle pas tes chaussettes? N'entretient-elle pas ton linge? Ne range-t-elle pas tes armoires? Manque-t-il un bouton à tes chemises? Si tu n'es pas content, allons ailleurs: mais, de grâce, ne t'embarque pas dans la galère du mariage.

Je sourie:

—Mon cher, tu es un affreux matérialiste. Toi qui prétends qu'il n'est rien de grand que l'esprit, tu n'entends rien à la poésie, à l'amour, à l'idéal.

—Ah oui! l'idéal, la poésie, les jolies guitares! Tu m'en donneras des nouvelles quand une escouade de petits Max piailleront, piailleront, brailleront du matin au soir dans tous les coins, quand à toute heure de la nuit, tu seras réveillé par le fausset de ton dernier marmot; quand tu ne pourras plus sortir sans la permission de Madame, ou qu'elle te fera des scènes pour rentrer trop tard; quand tu ne déjeuneras et ne dîneras plus à tes heures; quand...

—Assez, Gaston, j'ai songé à tout cela.

Mais Gaston, enivré de son éloquence, poursuivit:

—Regarde, regarde mon cousin Alfred. Le malheureux! Il s'est marié, comme tu veux le faire, insensé, et le voilà, au bout de trois ans, avec six enfants sur les bras!

—Ah! pour le coup, c'est trop fort! Es-tu bien sûr, Gaston, que ce ne soit pas trois enfants en six ans?

—Non! D'ailleurs, n'importe. Trois en six, ou six en trois, il n'en est pas moins vrai que chez lui on entend des mômes partout. Mon pauvre garçon, lorsqu'il te faudra moucher les nez de tes six enfants, sauter à bas de ton lit par les grands froids pour donner un bol de tisane à ta femme ou soigner les bobos de ta progéniture, tu te rappelleras notre entretien de ce jour et tu te repentiras de ne m'avoir pas écouté.

Et, en disant, Gaston donna un terrible coup de pincettes dans le brasier.

Fatigué de ce prosaïque grognon, je pris mon chapeau, tirai ma révérence à cet intraitable adversaire du mariage, et m'en fus rêver sur le boulevard à Laure Desgenets.

∴

Ce thème de conversation ne revint pas sur le tapis.

Gaston alla passer les vacances en Suisse. A son retour, je le trouvai singulièrement préoccupé. Je lui demandai en vain des nouvelles de son voyage; il me fut impossible de tirer de lui le moindre éclaircissement.

L'œil fixé sur deux ou trois charbons qui achevaient de se consumer dans le foyer, il restait absorbé dans ses réflexions. Je lui parlais, il n'écoutait pas. Je le questionnais, il ne répondait rien. C'est à grand peine si de temps à autre je parvenais à lui arracher un: "Eh bien! quoi?" murmuré à voix distraite, comme si son esprit, revenant de l'autre monde, était impuissant à percevoir le sens de mes paroles.

Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain matin, lorsque je vis Gaston entrer dans ma chambre, les cheveux et la barbe frais taillés, lustrés, embaumant la verveine!

—Hein! fit-je en ouvrant de grands yeux, c'est toi! tu es méconnaissable!

—N'as-tu jamais vu de cheveux courts? répliqua-t-il d'un ton aigre-doux.

Les remarques n'étaient pas de saison, c'était facile à voir. Je gardai le silence, mais sac à papier! que ce fut difficile!

Jugez-en:

Après les cheveux vint le tour des habits.

Une chemise éblouissante de blancheur, raide comme une cuirasse, s'étala ainsi matin sur la poitrine de maître Gaston.

Un col droit, entouré d'une cravate au nœud savamment organisé, lui fit redresser fièrement la tête.

Puis ses pieds entrèrent, par je ne sais quel miracle, dans une paire de bottines cambrées et élégantes comme celles d'une duchesse.

Puis une redingote de coupe irréprochable emprisonna sa taille.

Puis des gants gris perle dessinèrent la forme de ses grands doigts effilés.

Puis un chapeau de soie se campa crânement sur son chef.

Cette transformation me faisait rêver, ce luxe inusité de toilette mettait ma cervelle à l'envers. Avec quelle volupté j'aurais criblé mon ami de quolibets, sans la première rebuffade! Mais il n'y fallait pas songer.

Une nouvelle lubie s'empara de Gaston.

Lui que je ne pouvais auparavant arracher à ses bouquins; lui, le plus grand rat de bibliothèque qui jamais ait dévoré les in-quarto et les in-folio; lui, le plus sédentaire des étudiants, fut pris tout à coup d'une véritable rage de locomotion.

Je venais de m'installer dans mon fauteuil, je n'avais pas encore achevé de bourrer ma pipe, j'avais eu tout juste le temps de parcourir le titre d'un livre acheté le matin même:

—Max, me disait Gaston, allons faire un tour!

J'avais beau protester, récriminer, inventer mille prétextes pour ne pas sortir, inutile. De gré ou de force, il fallait me lever et suivre mon tyran. Nous longions la rue des Ecoles, nous remontions le boulevard Saint-Michel jusqu'à la dernière maison à droite, nous la contournions, et prenant par le jardin du Luxembourg, les galeries de l'Odéon et la rue Racine, nous rentrions au logis. Cet itinéraire était invariable: il ne l'aurait pas modifié d'une semelle, le gredin!

Mais voilà qu'un beau jour, sans daigner me fournir la plus légère explication, mon Gaston change de tactique. Autant il avait tenu à moi pour l'accompagner dans ses pérégrinations, autant il s'efforce de m'éviter.

—Max, me dit-il un soir, l'air enfiévré, je sors.

J'en avais pris mon parti, j'étais résigné, je répondis: sortons!

—Oh! ne te dérange pas; je ne serai pas deux minutes absent; je reviens tout de suite.

—Tu n'as donc pas besoin de moi?

—Non, non, reste à lire; il va pleuvoir.

Le temps était splendide: je reste. Une heure, deux heures s'écoulent, point de Gaston. Il ne rentra qu'après minuit.

—Mais, mon cher, d'où viens-tu à pareille heure? Où diable es-tu allé? Que t'est-il arrivé? Au nom du ciel, dis-le-moi.

—Pourquoi t'inquiéter de la sorte? J'arrive de chez ma tante. Elle est malade, ma tante!

—Ta tante! tu as une tante! Ah çà, d'où sort-elle, cette tante? Tu m'avais jusqu'ici laissé ignorer son existence.

—Eh oui! ma tante, ma tante Dégremont, la sœur de ma mère.

Le surlendemain, même histoire.

Après le dîner, nous causions tranquillement; d'un mouvement brusque, Gaston quitte sa chaise, se frappe le front:

—Ah! j'ai oublié de mettre une lettre à la poste.

—L'heure du courier est passée; ta lettre ne partira pas ce soir.

—Ça ne fait rien, je serai plus tranquille.

Il sort et reste trois heures dehors.

—Voilà, Gaston, une lettre qui a pris bien du temps à expédier.

—Je suis allé chez ma tante.

—Comment va-t-elle ta pauvre tante?

—Assez mal, balbutie Gaston légèrement décontenancé.

—Tant pis! demandons des consolations à un londrès.

—Merci, je ne fume plus.

—Tu ne fumes plus! toi! Et depuis quand? Gaston, cela soit dit en passant, aurait préféré se passer de dîner que de ne pas savourer un cigare après le dessert, et chaque soir il accomplissait cet acte avec la solennité d'un rite.

—Depuis quand je ne fume plus?.... Depuis.... depuis.... Le tabac est un poison. Il s'est formé une société contre l'abus de ce narcotique. Le savant docteur B.... le déclare: tout homme sensé doit renoncer à en faire usage.

Et mon ami se retira, me laissant plongé dans mes réflexions.

A quelques jours de là, nous causions, ma fiancée et moi, des arrangements à prendre pour notre futur mariage:

—Oh! Max, s'écria soudain Mlle Desgenets, quel gai compagnon que votre ami Gaston!

—Mon ami Gaston! Vous le connaissez?

—Mais oui; il a passé la soirée de vendredi avec nous chez Mme Maneval.

—Vous voulez dire chez Mme Dégremont?

—Non, non; chez Mme Maneval, la mère de Lydie, mon amie de pension. Un bout de pipe sortait de la poche du pauvre garçon, il s'agissait de la lui faire rendre. Nous l'avons chapitré, taquiné, ridiculisé toute la soirée. Il a longtemps résisté à toutes nos objurgations. Enfin, nous la lui avons arrachée, son horrible pipe! Puis il a dû se mettre à genoux, et la main droite tendue vers le ciel, il a promis solennellement de renoncer au tabac et à ses œuvres....

Ah! ah! messire Gaston! Métamorphoses de toilette, sempiternelles promenades au petit Luxembourg pour passer devant la maison du commandant Maneval, état désespéré de l'infortunée Mme Dégremont, lettres à la poste, entrées à minuit, tout s'expliquait. Je tenais la clef du mystère.

—Mais où donc Gaston a-t-il fait la connaissance de Mlle Maneval?

—En wagon, en revenant de Suisse.

Au premier regard échangé, votre ami a été pris, pris, pris comme nous, je crois que Lydie.... Bref, il passe toutes ses soirées chez le commandant.

En diplomate consommé, je me tins coi jusques au lendemain.

Durant tout le déjeuner, j'affectai un air mélancolique et ne parlai qu'en monosyllabes. Gaston me regardait étonné.

Au sortir de table, je passai mon bras sous le sien:

—Gaston, fis-je d'un ton éploré, j'ai une triste nouvelle à t'apprendre.

—Quoi donc?

—Ta tante, tu sais, ta pauvre tante Dégremont....

Ici je portai mon mouchoir à mes yeux.

—Ta pauvre tante n'est plus de ce monde!

Le front de Gaston s'emporpra.

—Hélas! oui mon ami, morte et enterrée! Laisse-moi te témoigner ma douloureuse sympathie. Console-toi cependant; c'est bien ta tante Dégremont qui a passé de vie à trépas, ce n'est pas Mlle Lydie Maneval.

Il eût fallu voir le visage de Gaston. Confusion, étonnement, curiosité s'y peignaient tour à tour. Bientôt le burlesque de la situation l'emportant sur le tout, Gaston éclata d'un rire prodigieux. Après quoi, il me raconta sa rencontre en chemin de fer avec le commandant et sa fille; il me dit comment la beauté, l'air doux et modeste de celle-ci l'avaient charmé; comment s'était noué l'entretien avec le père; comment la jeune fille avait gardé le silence jusqu'au moment délicieux où M. Maneval s'était assoupi, les deux jeunes gens ayant, non sans force rougeurs, échangé quelques mots qui toujours les avaient trouvés d'accord; comment le papa s'était réveillé; comment le dialogue avait repris de plus belle; comment enfin le commandant avait découvert que Pouche de Gaston, un ouela pour tout de bon, se choir et en os, avait été son frère d'armes en Algérie. La-dessus, grande effusion. M. Maneval, saisissant la main de Gaston, l'avait invité à venir chez lui, à Paris, aussi souvent qu'il le pourrait, et Gaston ne se l'était pas fait dire deux fois.

—Max, mon cher Max, je te présente rai demain au commandant; tu verras Lydie, tu la verras! je ne te dis que cela!

Je vis Mlle Lydie Maneval, je la trouvai charmante, bien mieux que Laure, cela va sans dire; mais enfin, après Laure pas de jeune fille plus gracieuse que Lydie.

La semaine suivante j'épousai ma fiancée, et nous partîmes pour l'Italie.

∴

Notre voyage de noces dura un mois.

A peine revenus, on me remit un billet de Gaston. Il me demandait pour le jour même quelques instants d'entretien particulier. Je le fis prier de venir dîner avec nous.

Ce fut à peine s'il toucha aux mets qu'on lui présenta. Il me parut singulièrement distrait et nerveux. Laure, sur les lèvres de laquelle flottait un vague sourire, me jeta deux ou trois fois un coup-d'œil d'intelligence, puis sous un prétexte quelconque, sortit et nous laissa seuls.

—Voyons! mon ami, de quoi s'agit-il? Qu'est-ce que cette grande affaire?

—Voilà, fit Gaston, serrant à la briser la tasse à café qu'il venait de vider d'un seul trait, je vais te dire la chose. Tu connais Lydie?

—Un peu, mon cher.

—Et bien! j'avais pensé.... ou plutôt je pense.... Je pense que.... que si Lydie.... qu'enfin, si elle voulait de moi....

A cet endroit, le brave garçon devint cramoisi, et s'inguéguia par distraction un petit verre de cognac, lui qui ne pouvait souffrir cette liqueur.

—Gaston! m'écriai-je d'un ton grave, ai-je bien entendu? Toi, te marier! au printemps de la vie! quand le monde entier s'ouvre à tes aspirations! Quoi! mon ami, commettre un pareil suicide, intellectuel et moral! Timagines-tu par hasard que tout soit poésie, pour nous autres gens mariés! Attends, mon pauvre garçon, attends un peu les allocutions aigres-douces, attends les caprices de Madame, attends les nuits sans sommeil et les jours sans repos, attends....

—Je ne veux rien attendre, et je te prie de cesser tes mauvaises plaisanteries.

—Mais malheureux! repris-je avec un geste d'horreur, as-tu donc perdu le souvenir de ton cousin Alfred!....

Ici, n'y tenant plus, j'éclatai de fou rire, au grand soulagement de Gaston que ma gaîté mit à l'aise. Un peu calmé:

—Max, mon ami Max, fit-il, comment me tirer de là?

—Comment! adresse ta demande à Monsieur et Madame Maneval!

—Ma demande! Et si Lydie ne m'aimait pas!....

—Assure-toi si elle t'aime.

—M'en assurer! c'est facile à dire, mais plus difficile à faire. Au fait, toi, Max, de quelle façon t'y es-tu pris?

—Moi? J'ai posé la question naturellement, presque sans m'en douter. Cela est venu tout seul, un soir. Nous avions fait de la musique, Laure et moi, chez ses parents, et causé, et jamais Laure ne m'avait paru si belle, si bonne, si parfaitement digne d'être aimée.

—C'est bon! continue.

—Je me lève, je tire ma montre, celle-ci même, et je dis: "Il se fait tard, onze heures!"—"Déjà! s'écrie Laure, c'est impossible!" — "Voyez-vous-même!" Laure avance sa jolie tête, regarde la montre et, remarquant ce pavage émaillé, là: "Oh! le joli chalet! qu'il est ravissant!"—dit-elle:—"C'est vrai, réplique-je; il me semble que je le vois pour la première fois!" Et j'ajoutai tout bas: "Laure, si nous prenions une maisonnette comme celle-ci....à nous deux, si nous bâtissions un doux nid.... qu'en dites-vous?" Laure se trouble; je l'entends murmurer bien bas: "Demandez à mes parents s'ils y consentent." Fou de bonheur, je me tournai vers Monsieur et madame Desgenets, je leur adressai ma demande qu'ils voulurent bien agréer. De ce moment, Laure et moi nous étions pour toujours l'un à l'autre.

Nem d'une pipe! cria Gaston sautant sur sa chaise et donnant un formidable coup de poing sur la table.—Admirable! Merveilleux! Triomphant! Max, prête-moi ta montre jusqu'à demain.

Je décrochai de mon gilet le précieux chronomètre et le tendis à mon ami. A peine s'il prit le temps de me remercier. Il descendit l'escalier quatre à quatre et s'élança à grandes enjambées dans la direction du petit Luxembourg.

Vers neuf heures, Gaston était chez le commandant. Il ne tenait pas en place. Au bout de quelques instants, il se leva:

—Il se fait tard, Mademoiselle.

—Tard! s'écrie Lydie; il n'est pas encore dix heures.

—Votre montre retarde, mademoiselle; tenez regardez plutôt la mienne.

—La vôtre! mais elle indique neuf heures et demie.

—Tiens! c'est vrai. Avez-vous remarqué ce paysage?

Le pauvre garçon met son doigt tremblant sur l'émail:

—Là.... ici.!...

—Oui, fait Lydie qui se penche pour mieux voir; puis avec un naïf sourire:

—Quel ravisant petit chalet!

—Ravissant je-it chalet! répète énergiquement Gaston. Ravissant! vraiment ravissant!

Et d'une voix soudain attendrie:

—Lydie, qu'est-ce que vous.... ah!... penseriez.... ah!... que diriez-vous!... oh!.... qu'imagineriez-vous.... qu'il en ait bien pu coûter pour graver cela?

Hélas! trois fois hélas! pauvre Gaston! Il avait manqué le coche!

Le lendemain seulement j'appris sa déconvenue.... Je m'étais rendu chez lui pour apprendre le résultat de ses démarches.

Il était absent. Tandis que je fourrageais sur son pupitre, cherchant une feuille de papier où lui griffonner quelques mots, mes regards tombèrent sur les essais poétiques de mon ami. Toute une collection de rimes.

.....baiser
.....oser
.....Lydie
.....chérie

s'allongeait en colonnes. Puis venait une réminiscence de Victor Hugo:

Laisse-toi donc aimer! oh! l'amour, c'est la vie.

Plus bas:

Je suis à toi!
Toi, sois à moi!
Enfant, je t'aime;
Fais-en de même,
Sinon, je meurs.

Juste à ce moment, Gaston entra, l'air désespéré. Il me mit au courant de sa mésaventure.

—Du courage, mon cher! Aussi longtemps que vous habitez l'un et l'autre la même planète, rien n'est perdu.

Gaston se prit la tête à deux mains, tourmenta sa chevelure à se l'arracher, mais ne répondit pas un mot.

En rentrant chez moi, je dépeignis à Laure les tribulations de mon ami; ma chère petite femme posa sa main sur mon bras. Un malicieux sourire errait sur ses lèvres.

—Max, dit-elle, une idée! Est-ce que les astronomes n'ont pas annoncé l'apparition prochaine d'une comète?

—Oui, mais quel rapport? et-il?

—Quel rapport? Ne sais-tu pas que les années où se montre une comète, il se passe des choses extraordinaires? C'est un peu le monde renversé. Ces années-là, les enfants gourmandent leurs parents, les femmes obéissent à leurs maris, les demoiselles....

—Quais! madame ma femme, je vous vois venir.

—Eh bien! oui, c'est cela. Je cours chez Lydie, je lui révèle les sentiments de Gaston, quoique elle les connaisse mieux que moi; Gaston va passer la soirée chez le commandant, Lydie se met au piano, Gaston tourne les feuillets de la partition, Lydie lui demande de lui faire voir la montre avec le chalet, Gaston rougit, Lydie murmure: "Un doux nid comme celui-à.... si nous.... c'est l'année de la comète... vous savez... demandez à mes parents!...." Gaston fait sa demande, et tout est dit.

—Peste! comme vous y allez, Madame! Enfin, c'est l'année de la comète!

Le même soir, ma femme venait de se retirer dans sa chambre, j'étais resté au coin du feu pour achever une lecture qui m'intéressait, quand retentit un coup de sonnette à briser le tympan. Gaston, tout rayonnant, coiffé d'un képi à galons d'or—celui du commandant Maneval, sans doute,—se précipita dans le salon en bousculant les fauteuils.

—Touche là, ma vieille, touche là! Evohé! tout va bien!

—Tout! quoi?

—Lydie, donc! voyons Max, dans quelle année sommes-nous? Parlerais-tu, misérable? Le dirais-tu!

A chaque interrogation, Gaston, frémissant d'impatience, faisait craquer ses jointures.

—Nous sommes en dix-huit cent....

—L'année de la comète!

Gaston, d'une vigoureuse poussée, m'envoya toiser le mur.

—L'année de la comète, mon vieux! et c'est Lydie qui....

—Pas possible! raconte-moi ça!

—C'est comme je te le dis:—"Montrez-moi ce gentil chalet!" m'a-t-elle fait de sa voix angélique. Je cherche la moutre; pouit de moutre! je te l'avais rendue! Alors Lydie baisse la tête vers les touches du piano, et confuse, un peu tremblante, elle me dit: "Gaston, inutile de chercher la montre.... si cela vous faisait plaisir.... nous pourrions.... une petite maisonnette.... c'est vite arrangé.... vous savez Gaston, c'est l'année de la comète.... et alors...."—Elle l'a dit, mon cher, elle l'a dit, précisément ce que je voulais dire. J'ai senti mon cœur se soulever, mais un mot n'en pouvait sortir. Dès que j'ai repris l'usage de la parole, je me suis tourné vers Monsieur et Madame Maneval, et je leur ai demandé la main de leur fille.... qu'ils m'ont accordée!

Et Gaston étendit les bras, jeta des baisers à tort et à travers, fit sauter en l'air le Képi du commandant, exécuta autour de la table une vigoureuse gigue désordonnée, m'embrassa, rit, pleura, et ne se calma un peu qu'après avoir avalé un verre de punch.

Mesdemoiselles, charmantes lectrices, peut-être en est-il parmi vous que d'jeunes Lydie Gaston, bien épris, bien timides, aimant de bien! leur brave cœur sans oser le déclarer.

Un sourire d'encouragement, un bienveillant regard fait parfois deux heureux.

Mesdemoiselles, rappelez-vous l'année de la comète.

F. DE NOCÉ.

MALADIES DE POITRINE

Dans le plus grand nombre de cas
GUÉRISON
et, dans les cas désespérés,
SOULAGEMENT MANIFESTE
PAR L'EMPLOI DE
l'Elixir alimentaire Ducro

Nombre de malades lui ont dû leur guérison après avoir employé sans résultat satisfaisant toute autre médication.

La formule de cet Elixir dont la base est le jus de viande et l'alcool, a été établie en 1868. Malgré les nombreuses imitations que son succès a fait naître, elle continue d'être préconisée par les sommités médicales de Paris, comme l'un des
PUISSANTS FORTIFIANTS
pour les convalescents, les personnes faibles, les jeunes filles chlorotiques, les vieillards débilités, etc.

Exiger sur l'étiquette l'orthographe DUCRO, la mention des médailles : Argent, Paris 1873, Or, Copenhague 1877 et le dessin de la marque de fabrique en papiers.

Paris, 20, place des Vosges et toutes les Pharmacies.

PATE & SIROP
DE SÈVE DE PIN MARITIME
de LAGASSE, Pharmacien à Bordeaux.

Les personnes faibles de poitrine, celles atteintes de:
Toux — Rhumes — Grippes
Catarrhes — Bronchites
Enrouements
Extinction de voix — Asthme
sont certaines de trouver un soulagement rapide et guérison dans l'emploi des principes balsamiques du pin maritime concentrés dans le Sirop et la Pâte de Sève de Pin maritime de Lagasse.

Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

Proclamation de la Quarantaine

PAR LE

Gouverneur de la Louisiane.

Conformément à la recommandation du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenue dans une résolution adoptée par ce corps, le 27me jour du mois de mai 1885; et en vertu de l'autorité dont je suis revêtu par la loi, je, Samuel Douglas McEnery, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, lance ici ma proclamation révoquant celle que j'ai lancée le 18me jour du mois de mai 1885, à partir du 10me jour du mois de juin 1885; et conformément à la dite résolution, je lance ici la proclamation suivante qui aura force de loi à partir du 10me jour du mois de juin 1885:

Tous navires ainsi que leurs équipages, passagers et cargaisons arrivant aux diverses stations quarantenaires de l'Etat seront soumis à une inspection par les officiers de santé de ces stations.

Tous navires, équipages, passagers et cargaisons arrivant à la station de quarantaine du Mississipi, d'un des ports inter-tropicaux américains et des Indes seront soumis à des mesures sanitaires maritimes d'après le classement que voici:

(1ère classe). Navires arrivant des ports non-infectés.

(2me classe). Navires arrivant de ports en suspicion.

(3me classe). Navires arrivant de ports infectés.

(4me classe). Navires qui, sans égard aux ports d'où ils viennent, sont infectés; c'est-à-dire ceux qui ont à leur bord la fièvre jaune ou d'autres maladies contagieuses ou infectieuses à leur arrivée, ou qui en ont eues pendant leurs voyages.

Les navires de 1ère classe seront soumis à un système maritime complet de salubrité à la station quarantenaire, sans être détenus, navires et passagers, plus longtemps qu'il ne faut pour être mis dans les conditions de salubrité voulues.

Les navires de 2me classe subiront une détention de cinq jours pour l'examen des personnes, dès la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 3ème classe subiront une détention de sept jours dès la première heure de leur arrivée des ports infectés.

Les navires de 4me classe seront envoyés à la station de quarantaine inférieure pour y subir, vires et personnes, des mesures de salubrité, nay être détenus le temps que le Bureau de Santé jugera convenable. Ainsi, tous navires arrivant des ports de la Méditerranée qui l'un aussi qui vaoit infectés de choléra, ou capable de le devenir sous tard, seront soumis aux exigences précédemment énoncées.

De même qu'aucun navire arrivant des ports ci-dessus désignés et appartenant aux 2me, 3me et 4me classes, ainsi qu'il est dit dans le classement plus haut mentionné ne pourra passer les stations de quarantaine des Rigolets ou de l'Atchafalaya sans avoir subi la détention de 10 jours et avoir été parfaitement nettoyé et désinfecté.

Les officiers de quarantaine des diverses stations sont chargés de rigoureusement mettre en vigueur cette proclamation; et le Bureau de Santé est requis d'en poursuivre sévèrement les violateurs.

Fait sous ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge ce 26e jour du mois de mai A. D. 1885.

S. D. McENERY.

OSCAR ARROTO,
Secrétaire d'Etat.

Le Bureau de Santé de la Louisiane fait les recommandations suivantes aux agents, propriétaires ou commandants des navires dans le but de faciliter les travaux des officiers de la quarantaine et de réduire la détention des navires à un délai le moins long:

1. Les navires doivent se départir pendant la saison de quarantaine de toutes draperies de laine, sofas, rideaux, tapis et tels autres articles semblables, autant que possible.

2. Autant que possible, les navires devront avoir de leurs équipages que des hommes acclimatés.

3. Lorsque les navires font escale dans un port infecté de fièvre jaune, ils doivent jeter l'ancre au large, si c'est possible; et les équipages doivent s'abstenir d'aller à terre, la nuit surtout.

4. Quand c'est possible, les marchandises doivent être placées de façon à donner accès aux pompes parmi elles et à permettre aux officiers de quarantaine de faire enlever l'eau et laver les cales.

5. Une attention spéciale doit être consacrée à l'entretien propre des navires des personnes, et il doit être pourvu à la ventilation de tout le navire. Le meilleur désinfectant peut être obtenu du Bureau de Santé ou d'un de ses officiers; ils indiqueront le moyen de s'en servir.

6. Les navires faisant le commerce des fruits doivent toujours être prêts à quitter les docks latals aux stations de quarantaine. Les commandants doivent avant d'arriver faire nettoyer les cales afin que les navires puissent être mis dans d'excellentes conditions sanitaires, et éviter une trop longue détention.

7. Les navires suivant les recommandations qui précèdent seront l'objet d'une considération spéciale aux stations de quarantaine; la détention et les frais de nettoyage et de désinfection étant nécessairement moindres.

DEPARTEMENT EXECUTIF.

Etat de la Louisiane.

CONFORMÉMENT aux recommandations du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, contenues dans une résolution votée par le dit Bureau, à une assemblée spéciale qui a eu lieu le 11 juin 1885, et en vertu de l'autorité dont je suis revêtu par la loi, moi, SAMUEL DOUGLAS McENERY, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, j'amende par les présentes la proclamation officielle du 28 mai 1885, relative à la quarantaine comme suit:

Que les navires de seconde et troisième classe soient soumis à une désinfection maritime complète et que tous passagers soient retenus à la station de quarantaine pendant au moins cinq jours pleins, après leur arrivée à la quarantaine et amendement devant être mis en vigueur à dater du 17 juin 1885.

L'attention des différents officiers de quarantaine est appelée sur l'amendement ci-dessus. Ils sont en outre requis et enjoints de mettre rigoureusement à exécution la proclamation de quarantaine du 28 mai 1885, amendée comme ci-dessus.

En foi de quoi j'ai apposé ma signature et le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge, ce treizième jour de juin (A. D. 1885.

(Signé) S. D. McENERY.

Par le Gouverneur:
(Signé) JOS. GEBELIN,
Assistant Secrétaire d'Etat.

QUELQUES CONSEILS
POUR L'USAGE DES PILULES D'AYER.

AYER'S PILLS

DOSES — pour agir doucement sur les intestins, de 2 à 4 pilules; énergiquement, de 4 à 6 pilules. L'expérience seule peut décider de la dose dans chaque cas.

Pour la Constipation, il n'y a pas de remède plus efficace que les PILULES D'AYER. Elles assurent les fonctions journalières des intestins et les remettent à leur état normal.

Pour Indigestion, ou Dyspepsie, les PILULES D'AYER sont guérison assurée.

Gastralgie, Perte d'Appétit, Estomac Chargé, Flatulences, Vertiges, Maux de Tête, Nausées, tous sont soulagés et guéris par les PILULES D'AYER.

Dans les Maladies du Foie, les Désordres Bilieux, et la Jaunisse, les PILULES D'AYER doivent être données en doses assez fortes pour stimuler le foie et les intestins, et déloger la constipation. Comme médecine du printemps pour purifier le sang, ces PILULES sont sans égales.

Les Vers, engendrés par l'état malsain des intestins, sont expulsés par ces PILULES.

Eruptions, Maladies de la Peau, Hémorroïdes, résultant de l'indigestion ou de la Constipation, sont guéries par l'usage des PILULES D'AYER.

Pour les Rhumes et Refroidissements, prenez les PILULES D'AYER pour ouvrir les pores, et calmer la fièvre.

Pour la Diarrhée et la Dysenterie, causées par un froid subit, une nourriture indigeste, etc., etc., les PILULES D'AYER sont le vrai remède.

Les Rhumatismes, la Goutte, la Névralgie, et la Sciatique, souvent résultant de désordres digestifs, ou de refroidissements, disparaissent aussitôt la cause enlevée par l'usage des PILULES D'AYER.

Les Tumeurs, l'Hydropisie, les Douleurs des Reins, et autres désordres causés soit par débilité, soit par obstruction, sont guéris par les PILULES D'AYER.

La Suppression, et l'Ecoulement Périodique des Menstrues, trouvent un remède sûr et toujours prêt dans les

Pilules d'Ayer.

On trouvera sur chaque boîte des directions complètes et détaillées, en plusieurs langues.

PRÉPARÉES PAR LE
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
En vente chez tous les Pharmaciens.

LES SEULES VÉRITABLES
DRAGÉES
DÉPURATIVES
IODURÉES
DU Dr GIBERT

Membre de l'Académie de Médecine et Médecin en Chef de l'Hôpital Saint-Louis.

GUÉRISSENT RADICALEMENT et SATISFAISAMMENT LES RHUMATISMES CHRONIQUES, les MALADIES de la PEAU les plus INVÉTÉRÉES, les DARTRES, ÉCROUELLES, ENGORGEMENTS, ULCÈRES, VICES du SANG, et tous les Accidents provenant des Maladies contagieuses (syphilis) récentes ou anciennes, et qui ont été rebelles à tout autre traitement.

Ces DRAGÉES renferment tous les principes actifs du véritable SIROP DÉPURATIF du DOCTEUR GIBERT et offrent le grand avantage d'être d'un emploi extrêmement commode et agréable.

Se défier des contrefaçons et exiger sur l'enveloppe le timbre (imprimé en bleu) du Gouvernement Français, et les signatures ci-dessous en encre rouge:

Gibert Boutigny

Paris, Pharmacie BOUTIGNY, 203, Faubourg Saint-Denis, 31, r. de Châlons, et dans les principales Pharmacies de France et de l'Etranger.

La mission de la femme.

Les devoirs du sexe faible.—Comment ils doivent être remplis.

Quelle tâche imposante est assignée à la femme! Il s'y attache la plus grande dignité. Elle n'est pas destinée à voter des lois, à commander des armées, à diriger de vastes entreprises, mais c'est elle qui forme ceux par qui les lois sont faites, qui instruit les chefs des puissantes armées et les souverains des grands empires. Elle est tenue de veiller avec sollicitude sur la frêle créature qui lui doit l'existence physique, morale et intellectuelle et de la défendre contre les atteintes de la maladie. Elle doit lui inculquer des principes de sagesse, l'initier aux saines doctrines, lui inspirer ces sentiments tutélaires qui devront être plus tard sa règle de conduite et être pour ses descendants une source inaltérable de bienfaits. Oui, à la femme est confié le privilège béni de son âge ceux qui souffrent. Elle sourit avec sérénité au baptême, pleure aux funérailles, console les affligés. Telle est sa destinée, tels sont ses devoirs.

Mais comment pourrait-elle remplir sa mission, si elle ne jouit pas d'une robuste santé? La préparation du Dr S. B. Hartman, connue sous le nom de PERUNA, est précisément ce qu'il faut aux personnes qui souffrent de la plupart des maladies inhérentes à ce climat. C'est un remède sans pareil pour les femmes: l'exemple de Mme J. W. Reynolds, de New Lisbon, Columbiana County, Ohio, le prouve surabondamment. Elle dit qu'elle a souffert pendant des années d'une congestion des poumons, d'un catarrhe à la tête et d'un mauvais rhume. Elle avait eu pour toute ressource les médecins, mais aucun n'avait pu la soulager. On la décida à essayer le PERUNA, et un mieux se déclara immédiatement. Après en avoir pris une bouteille, la toux cessa, et au bout de fort peu de temps, ses autres maux disparurent. Elle a entièrement recouvré la santé, et elle déclare devoir son salut au PERUNA.

M. J. W. Reynolds, son mari, était un invalide. Il dormait fort mal, et ne pouvait pas travailler. Il employa le PERUNA et il en résulta qu'il fut entièrement rétabli et qu'il recouvrit ses forces et sa vigueur première. Il se sent, dit-il, comme un nouvel homme.

M. Bernhardt Seubs, St. Clair, St. Clair County, Mich., dit: "J'ai essayé votre PERUNA dans les différentes maladies auxquelles sont exposés les membres d'une nombreuse famille, parents et enfants, et je me suis convaincu dans chaque cas que c'était le remède qu'il nous fallait. Aucune famille ne saurait s'en passer."

Nancy Feterman, Cookport, Indiana County, Pa., dit: "Messieurs, votre précieux PERUNA est le meilleur médicament que j'aie jamais employé."

LA VIGUEUR DES CHEVEUX
D'AYER
(Ayer's Hair Vigor.)

rend le brillant et la fraîcheur de la jeunesse aux cheveux gris ou ternis, en même temps qu'elle arrête une maladie très-commune du cuir chevelu, ainsi qu'on le désire. En s'en servant on peut donner aux cheveux blonds ou roux, une teinte foncée, les rendre plus épais, et presque toujours guérir la calvitie.

Elle arrête la chûte des cheveux, stimule et rend la vigueur à une croissance faible et malade. Elle empêche qu'ils deviennent ternis et la teigne, ainsi que toutes les maladies du cuir chevelu. Comme article de Toilette pour Dames, la VIGUEUR est sans pareille; elle ne contient ni huile ni teinture, elle rend la chevelure douce, brillante, et soyeuse, tout en l'imprégnant d'un parfum suave et permanent.

M. C. P. BRICHER écrit de Kirby, O., 2 Juillet, 1882: "L'automne dernier mes cheveux commencèrent à tomber et dans un court espace de temps je devins presque chauve. J'essayai la VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER, et avant que le premier flacon fût fini, la chûte des cheveux s'arrêta, et une nouvelle crue commença à pousser. Maintenant ma tête est couverte d'une chevelure abondante et vigoureuse